

Les Cahiers des dix



Présentation

Fernand Harvey

Number 57, 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1008100ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1008100ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Harvey, F. (2003). Présentation. *Les Cahiers des dix*, (57), 5-9.
<https://doi.org/10.7202/1008100ar>

Présentation

L'histoire culturelle a toujours occupé une large place dans *Les Cahiers des Dix*. Le présent numéro ne fait pas exception. On y trouve regroupés autour du thème « Tradition et modernité dans la culture québécoise du XX^e siècle » cinq articles qui couvrent, pour l'essentiel, les six décennies qui précèdent la Révolution tranquille. Si l'historiographie culturelle consacrée au XIX^e siècle a fait beaucoup de progrès au Québec depuis une trentaine d'années, celle qui s'intéresse au XX^e siècle demeure un chantier à développer. Or, la période qui précède les grands bouleversements culturels et politiques des années 1960 est particulièrement importante pour comprendre les affrontements et les accommodements qui ont lieu entre les courants intellectuels et artistiques liés à la tradition et ceux qui se réclament de la modernité. Mais on ne saurait opposer de façon absolue les deux courants. On peut, en effet, déceler une démarche critique chez certains traditionalistes, conscients que l'héritage du passé doit s'adapter au contexte du XX^e siècle. Par ailleurs, chez la plupart des partisans de la modernité dans le domaine économique social et culturel, on note aussi une intention bien avouée de ne pas rompre avec l'histoire tout aussi bien qu'avec l'idée d'une culture nationale. Se pose également le problème des rapports entre la territorialité et l'universalité dans l'élaboration d'une culture québécoise.

Le terrain privilégié de cet affrontement entre courants traditionalistes et modernistes est certainement celui de la politique. Fernand Harvey analyse à cet égard la politique culturelle d'Athanase David qui fut secrétaire de la province de Québec et véritable « ministre des Beaux-Arts », entre 1919 et 1936. Durant son mandat, David fait adopter une série de législations concernant les bourses d'études en Europe, les prix littéraires, l'enseignement des beaux-arts, les archives et les musées. Il soutient de plus la vie musicale et la production d'une émission culturelle à la radio. Son action marque le début d'une intervention significative de l'État québécois dans le domaine culturel. Mais cette intervention politique, généralement bien accueillie dans les milieux culturels, s'inscrit néanmoins dans un

contexte général de tension entre la tradition et la modernité au sein des élites intellectuelles et artistiques de l'époque.

Dans son premier texte à titre de membre des Dix, Marie-Thérèse Lefebvre nous présente, de son côté, une étude du milieu musical québécois : les « Soirées Mathieu » qui se tiennent à Montréal entre 1930 et 1935. Ces « soirées », organisées par le compositeur Rodolphe Mathieu, réunissaient périodiquement des membres de l'intelligentsia de l'époque dans le but de confronter divers points de vue autour de questions sociales ou culturelles ; elles témoignent à leur manière de l'existence de réseaux québécois de sociabilité et de la participation des musiciens aux débats intellectuels qui ont cours dans les années 1930. Parmi les sujets abordés lors de ces soirées, il faut noter plus particulièrement les débats entre partisans et adversaires du folklore comme source d'inspiration pour le développement d'une musique canadienne.

Dans un tout autre domaine, Jocelyne Mathieu rappelle les stratégies éducationnelles élaborées au cours de la première moitié du XX^e siècle pour institutionnaliser un enseignement en économie domestique destiné aux mères de famille québécoises. Inspiré de théories européennes remontant au début du siècle précédent sur « la science du ménage », cet enseignement ménager, tout en véhiculant des valeurs traditionnelles et religieuses, cherche toutefois à s'adapter aux conditions matérielles de la vie moderne et du milieu urbain. Au-delà de l'enfermement de la femme dans son rôle de mère et de femme au foyer dénoncé ultérieurement par le mouvement féministe, cet enseignement a néanmoins permis d'inculquer aux familles de l'époque des notions d'hygiène, de planification budgétaire, de qualité de vie, de décoration intérieure, de politesse, d'étiquette, voire même de sensibilisation à la réalité artistique. Comme le souligne l'auteure, « le développement des Instituts familiaux durant les années 1940 et 1950 fera en sorte que le savoir de base, traditionnel et modernisé, sera inscrit dans une formation générale qui dépasse largement les savoir-faire ». La notion de *gestion* fait alors son entrée dans l'univers familial. La révolution tranquille, on le sait, a balayé ces programmes jugés aliénants pour la femme moderne intégrée au marché du travail. Cependant, un nouveau programme d'économie familiale mis sur pied dans les écoles secondaires du Québec au cours des années 1980 tend à démontrer la pertinence de l'apprentissage de savoirs et de savoir-faire domestiques, même si, de nos jours, la redéfinition des rôles entre l'homme et la femme au sein de la famille et la pluralité des modèles de famille posent ces questions sous un angle passablement différent.

L'adaptation à la vie urbaine est d'autre part évoquée dans l'article de Gilles Gallichan portant sur l'implantation des capucins dans la paroisse Saint-Charles de Limoilou, à Québec, entre 1902 et 1934. Dans un article précédent, l'auteur

avait rendu compte des efforts déployés par le père Alexis de Barbezieux auprès des autorités du diocèse de Québec pour obtenir la direction de cette paroisse. Une fois établie à Québec, cette communauté religieuse d'origine française et toulousaine, pétrie de l'idéologie cléricale du XIX^e siècle, a dû tenir compte des nouvelles orientations prônées par la doctrine sociale de l'Église sous Léon XIII tout en s'adaptant au contexte canadien; il lui fallait de plus composer avec les caractéristiques d'un quartier urbain alors en plein essor économique et démographique. Le succès des capucins ne fait pas de doute puisqu'ils ont été en mesure d'élaborer d'ingénieuses stratégies de collecte de fonds pour épouser l'énorme déficit paroissial dont ils avaient hérité, cela tout en assurant le financement de diverses activités religieuses, éducationnelles et sociales. Ils se sont impliqués dans les associations pieuses, les activités culturelles et de loisirs, l'aide sociale, les activités syndicales et dans diverses manifestations patriotiques. À une époque où l'État et les municipalités intervenaient très peu dans la vie de quartier, ils ont développé des infrastructures d'éducation et de loisirs qui ont favorisé le maintien du lien social, comme la chose a pu être observée dans d'autres paroisses urbaines du Québec à l'époque.

Dans un second article qu'il nous propose sur André Dagenais, Pierre Trépanier s'intéresse à la réception de cette pensée singulière et complexe, plus ou moins ignorée par les historiens de la philosophie québécoise. Inspiré par saint Augustin et Dun Scot, Dagenais cherche à rompre avec l'approche dichotomique de la philosophie thomiste pour introduire un troisième élément de synthèse dans le raisonnement, d'où son nom de triadisme. Il est intéressant de noter que son œuvre chevauche deux périodes de l'histoire intellectuelle du Québec: celle qui précède la Révolution tranquille où la philosophie québécoise est dominée par un thomisme dogmatique jugé étouffant, et celle des années 1960 et 1970 qui prône des valeurs libérales, existentialistes ou socialistes tout en rejetant le recours au providentialisme et à la transcendance de l'époque précédente. La pensée de Dagenais évolue au contact de la Révolution tranquille et du Concile Vatican II. Il demeure fidèle, toutefois, à ce que Pierre Trépanier qualifie de « traditionalisme critique ». Ce courant idéologique de la droite doctrinale contestait « autant le conservatisme du *statu quo* et des possédants que le matérialisme libéral ou socialiste ». Néanmoins, Dagenais ne parviendra pas à susciter un débat autour de ses idées philosophiques ni au sein de la droite, ni avec la gauche, chaque partie ignorant les positions du philosophe pour des raisons différentes. Seuls quelques intellectuels catholiques marginaux ont commenté ses écrits avec sympathie. Selon Trépanier, « la Révolution tranquille de droite — celle des Groulx, des Lamarche et des Dagenais — restera un rêve ».

Dans notre section *Zone libre*, Yvan Lamonde révèle l'existence d'une bibliothèque jusqu'ici inconnue, la Montreal Free Library, créé en 1889, soit dix ans

avant la fondation de la Westmount Public Library (1899) et près de trois décennies avant la création d'une bibliothèque publique à Montréal (1917). S'inscrivant dans la tradition des bibliothèques paroissiales, la Montreal Free Library offrait gratuitement des prêts de livres pour la communauté anglo-catholique de la métropole. L'analyse du catalogue de 1895 de cette bibliothèque révèle l'importance insoupçonnée qu'occupe la fiction, par le biais du roman catholique ou de tout autre forme de roman jugée acceptable; ce qui contraste avec les décennies antérieures où le genre romanesque était dénoncé par les autorités religieuses.

Pour sa part, Marcel Moussette nous ramène aux premiers temps de la Nouvelle-France, à l'époque des guerres entre Français et Iroquois. Un événement spécifique survenu en 1655 y est analysé à la lumière des différents récits qu'on a pu en faire depuis le XVII^e siècle: le raid Agnier sur l'Île-aux-Oies, dans l'archipel de Montmagny. Au cours de ce raid surprise, le seigneur Moyen et son épouse sont tués et leurs trois enfants faits prisonniers en même temps que deux autres enfants d'une famille de colons. Ils seront libérés grâce à l'initiative des habitants de Ville-Marie qui les échangent contre des prisonniers iroquois. La confrontation de versions différentes du récit de ce drame constitue un bel exercice de critique interne et externe des sources par l'historien.

Une autre confrontation des sources, cette fois entre la fiction et la réalité, fait l'objet de l'article de Roger Le Moine consacré à Philippe Aubert de Gaspé. L'auteur des *Anciens canadiens* aurait habilement trompé ses lecteurs en établissant un parallèle entre les causes de sa situation financière désastreuse et celles du personnage de Monsieur d'Egmont ruiné par la faute de ses amis. Par le recouplement de diverses sources historiques, Roger Le Moine en arrive à démontrer l'inverse, à savoir que ce sont les malversations d'Aubert de Gaspé dans l'exercice de sa charge de shérif qui sont à l'origine de ses malheurs et de ceux de ses amis.

Pour clore ce numéro des *Cahiers des Dix*, Bernard Andrès poursuit l'étude du parcours intellectuel et social de Jacques Grasset de Saint-Sauveur (1757-1810), amorcé dans le numéro précédent. L'intérêt que suscite cet aventurier du livre et de l'estampe né à Montréal tient autant à sa personnalité qu'à ce qu'elle révèle sur la société de son temps: mœurs culturelles et politiques, idéologie, rapports sociaux, vie artistique et littéraire. Grasset de Saint-Sauveur a beaucoup écrit et publié, mais l'ensemble de son corpus n'a pas encore fait l'objet d'un inventaire exhaustif ni d'une étude approfondie. Bernard Andrès s'est attelé à cette tâche. Il note en particulier l'intérêt de Grasset de Saint-Sauveur pour le costume dans ses publications abondamment illustrées de gravures utilisées à des fins didactiques, morales, idéologiques et mercantiles. Par ailleurs, Andrès étudie le tome V de l'*Encyclopédie des voyages* (1796) consacré à l'Amérique, dans lequel l'auteur s'intéresse essentiellement aux Iroquois comme archétype des Amérin-

diens en ignorant étonnamment la présence des Canadiens. Dans deux autres ouvrages de Grasset de Saint-Sauveur, Andrès montre enfin que la question des noirs et du croisement des races a aussi fait l'objet, sous forme philosophique et romanesque, des écrits de l'auteur, ce qui n'était pas étranger au nouveau discours social qui émerge, à ce sujet, à la fin du XVIII^e siècle.

En terminant, il convient de rappeler la mémoire du père Lucien Campeau s.j., (1914-2003) historien de la Nouvelle-France, professeur au département d'histoire de l'Université de Montréal (1968-1980) et membre titulaire de la Société des Dix (1973-1998). Pierre Trépanier esquisse un portrait de ce grand savant dont l'érudition et la compétence n'avaient d'égal que la discrétion et l'humilité. L'apport de Lucien Campeau à l'historiographie de la Nouvelle-France a été considérable et le fruit de ses travaux continuera à inspirer plusieurs générations de chercheurs.

Fernand HARVEY
Secrétaire de la Société des Dix